

P.P.
6000 Luzern 5

Adressänderungen und Rücksendungen an: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern

Über die SGMOIK / Sur la SSMOCI

Die SGMOIK will dazu beitragen, das Verständnis für die Kulturen und Gesellschaften Westasiens und Nordafrikas in unserem Lande zu fördern. Sie tut dies, indem sie den Dialog mit den mittelöstlichen und islamischen Nachbarkulturen pflegt und wissenschaftliches, publizistisches sowie künstlerisches Schaffen unterstützt.

Die SGMOIK versteht sich als Forum für alle, die mit der Region Westasien/Nordafrika in irgendeiner Weise beruflich zu tun haben. Die Vermittlung zwischen der universitären wissenschaftlichen Forschung, den Medien, der Politik und der interessierten Öffentlichkeit ist ihr ein wichtiges Anliegen.

La SSMOCI a notamment pour but de favoriser, en Suisse, la connaissance des sociétés et civilisations du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Elle poursuit, dans ce but, un dialogue avec les cultures de divers pays du Proche-Orient et du monde islamique et soutient des activités scientifiques, journalistiques et artistiques.

La SSMOCI se veut un lieu de rencontre et d'échanges pour tous ceux que l'activité professionnelle amène à travailler sur la zone Moyen-Orient/Afrique du Nord. Elle considère qu'elle a pour principale tâche de servir d'intermédiaire entre la recherche scientifique universitaire, les médias, la politique et un plus large public intéressé.

SGMOIK SSMOCI Beitrittserklärung – Demande d'adhésion

Ich möchte/wir möchten der Schweizerischen Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen (SGMOIK) beitreten als:
Je souhaite/nous souhaitons adhérer à la Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique (SSMOCI) en qualité de:

Einzelmitglied/membre individuel (Fr. 60.–) Name/Nom _____

Ehepaar/Couple (Fr. 80.–) Vorname/Prénom _____

StudentIn/Etudiant(e) (Fr. 30.–) Adresse _____

Universität: _____

Tel. Privat/Privé _____

Sprache/Langue: Deutsch Français Tel. Geschäft/Bureau _____

Einladung(en) zu regionalen Treffen in: / Invitation(s) pour les rencontres régionales à:

Basel Bern Genève/Lausanne Zürich

Beruf oder Tätigkeit, die mit dem Vereinszweck im Zusammenhang steht./ Quelle est votre activité relative au but de

SGMOIK



SSMOCI

bulletin

Schweizerische Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen
Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique
Società Svizzera Medio Oriente e Civiltà Islamica

Kaukasus

Le Caucase

Nr. 11, Oktober 2000 – No 11, octobre 2000

Impressum

Das SGMOIK-Bulletin erscheint zweimal jährlich (Frühjahr und Herbst). Der Vorstand der Gesellschaft ist verantwortlich für die Herausgabe. Das Bulletin wird allen Mitgliedern der SGMOIK zugestellt. Institutionen können die Publikation zum Preis von Fr. 20.– pro Jahr abonnieren.

Redaktion: Fawzia Al-Ashmawi, Hartmut Fährdrich, Andreas Tunger-Zanetti, Koordination.

Layout: Andreas Vogel

Druck: Gamma-Print Reprografie AG, Luzern

Abdruck von Beiträgen nur nach Absprache mit der Redaktion.

Das nächste Bulletin erscheint im April 2001; Redaktionsschluss: 1. März 2001.

Adresse: SGMOIK, Bulletin, Postfach 8301, 3001 Bern, oder: Andreas Tunger-Zanetti, Widspüel 3, 6043 Adligenswil

*

Le bulletin de la SSMOCI paraît deux fois par an. Le comité exécutif de la société est responsable de sa parution. Tous les membres de la SSMOCI reçoivent le bulletin automatiquement. Les institutions intéressées peuvent s'abonner au prix de 20.– francs par an.

Comité de rédaction: Fawzia Al-Ashmawi, Hartmut Fährdrich, Andreas Tunger-Zanetti, coordination

Layout: Andreas Vogel

Impression: Gamma-Print Reprografie SA, Lucerne

Reproduction d'articles seulement après autorisation de la rédaction.

Le prochain bulletin paraîtra en avril 2001; date limite pour les contributions: 1er mars 2001

Adresse: SSMOCI, Bulletin, Case postale 8301, 3001 Bern, ou: Andreas Tunger-Zanetti, Widspüel 3, 6043 Adligenswil

Inhalt – Sommaire

Editorial..... 3

Mohammad-Reza Djalili
Nouvelle géopolitique du Caucase:
entre turbulences et périls..... 4

Raoul Motika
Gesichter des Islam im nach-
sowjetischen Aserbaidschan..... 11

Netzwerk: EURAMES gegen Vereinzelung /
Réseau: EURAMES contre l'isolement..... 19

Buchbesprechungen/Comptes rendus..... 20

Agenda..... 23



La publication de ce bulletin est soutenue par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Dieses Bulletin wird mit Unterstützung der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften veröffentlicht.

Editorial

Kaukasus? Unser Wissen über diese Region erschöpft sich allzu häufig in wenigen Assoziationen: Tschetschenien, Erdöl, Völkervielfalt. In dieser Nummer des Bulletins graben wir etwas tiefer. Glücklicherweise haben wir dazu zwei der raren Spezialisten gewinnen können. Mohammad-Reza Djalili verschafft uns einen Überblick über die Grundstruktur, die grossen Brüche und Konfliktlinien im Kaukasus. Raoul Motika zeigt uns, gleichsam mit der Lupe, dass «Kaukasus» auch auf der lokalen und regionalen Ebene ein Geflecht verwirrender, oft schillernder Beziehungen darstellt – mit Folgen für deren Erforschung.

Wichtiges bahnt sich in der EURAMES an, dem europäischen Dachverband nationaler Gesellschaften wie der SGMOIK. Wer künftig über die Forschung aktuell informiert sein will, wird um den neuen Info-Dienst kaum herumkommen (dazu Seite 19).

Bitte beachten Sie auch die Agenda, insbesondere das 5. internationale Kolloquium der SGMOIK in Zürich sowie die Anlässe vom 25. bis 29. Oktober in Luzern. Sehen wir uns dann? Es wäre schön. ♦

Für die Redaktion

Andreas Tunger-Zanetti

Le Caucase? Trop souvent nos connaissances de cette région se limitent à quelques vagues associations: la Tchétchénie, le pétrole, la diversité des peuples. Dans ce numéro de notre bulletin nous allons un peu plus loin. Nous avons heureusement pu compter sur deux des rares spécialistes en ce domaine: Mohammad-Reza Djalili nous présente un aperçu sur la structure fondamentale des grandes lignes de conflits et de tensions au Caucase. Raoul Motika nous montre tel à travers une loupe, que même au niveau local et régional «Le Caucase» représente souvent un clayon de relations embrouillant et ambigu qui ne reste pas sans conséquences pour son étude.

Chez EURAMES, la fédération européenne d'associations nationales comme la SSMOCI, un point important se trouve en voie de préparation: qui à l'avenir voudra s'informer sur les recherches, ne pourra plus se passer du nouveau service d'information (voir page 19).

Prière aussi de consulter l'agenda, surtout le 5ème colloque de la SSMOCI à Zurich ainsi que les manifestations qui auront lieu à Lucerne du 25 au 29 octobre. Ce serait un plaisir de vous y rencontrer! ♦

Pour la rédaction

Caucaso? Troppo spesso le nostre conoscenze di questa regione si limitano ad alcune associazioni: la Cecenia, il petrolio, la molteplicità di popoli... Nella presente edizione del bollettino vogliamo andare un po' più in profondità. In questo tentativo abbiamo avuto la fortuna di ottenere il prezioso contributo di due dei pochi specialisti. Mohammed-Reza Djalili ci dà una visione generale della struttura di base del paese, i suoi gravi contrasti, i conflitti nel Caucaso. Raoul Motika invece ci dimostra attraverso la lente, per così dire che la parola «Caucaso» significa, anche a livello regionale e locale, un insieme disordinato e spesso ambiguo di rapporti che invitano all'esplorazione.

È in atto un importante sviluppo nella EURAMES, organizzazione europea per le società nazionali come la SSMOCI. Chi volesse tenersi al corrente nel campo scientifico anche in futuro, non potrà fare a meno del nuovo servizio d'informazione (vedi pg. 19).

Inoltre preghiamo il lettore di dare un'occhiata all'agenda, in particolare al 5 colloquio internazionale della SSMOCI a Zurigo e alle varie attività che si svolgeranno dal 25 al 29 ottobre a Lucerna. Forse ci vediamo lì che ne dite? ♦

Per la redazione

Mohammad-Reza Djalili

Nouvelle géopolitique du Caucase: entre turbulences et périls

Le Caucase est une vieille terre, avec une histoire très souvent caractérisée par de profondes divisions internes et de nombreuses interventions externes, et une géographie (physique et humaine) marquée du sceau de la complexité la plus extrême. Les événements qui se sont déroulés ces dernières années dans cette partie du monde, à l'époque Gorbatchev comme à la suite de l'effondrement de l'Union soviétique, n'ont pas démenti ces caractéristiques. Bien au contraire, ces événements s'inscrivent dans une certaine continuité même si l'époque soviétique avait contribué à «geler» la situation caucasienne et à masquer ses graves contradictions. De plus, durant environ soixante-dix ans, mis à part quelques années pendant la seconde Guerre Mondiale, le Caucase, en tant que partie intégrante de l'URSS, a été tenu à l'écart de la vie internationale, son unique intérêt géopolitique demeurant le fait de constituer la zone frontière de l'Union soviétique avec les pays du Sud, surplombant des régions comme la Méditerranée orientale et le Moyen-Orient.

Mohammad-Reza Djalili est professeur associé aux Instituts universitaires de hautes études internationales (IUHEI) et du développement (IUED) à Genève. Politologue, une partie de ses travaux porte sur le Moyen-Orient et le monde turco-iranien. Il a, entre autre, dirigé une publication sur le Caucase: «Le Caucase post-soviétique: la transition dans le conflit», Bruxelles, Bruylant, 1995.

En 1991, à la suite de l'effondrement de l'URSS et de la proclamation de l'indépendance des trois républiques d'Arménie, d'Azerbaïdjan et de Géorgie, le Caucase est réapparu dans le champ stratégique. Cette résurgence a malheureusement coïncidé avec une grave détérioration de la situation interne et inter-étatique aussi bien au Sud qu'au Nord Caucase. Le Grand Caucase tout entier est ainsi entré dans une nouvelle période de grandes turbulences dont il est aujourd'hui difficile à la fois de prévoir la durée et les issues possibles. Les anciens conflits ressurgissent, de nouvelles guerres ont lieu, des crises politiques se succèdent, des rivalités entre puissances externes intéressées à la région se développent. Bref, le Caucase est désormais considéré comme l'une des régions les plus instables du système international, une sorte de Balkans de l'Eurasie, mais des Balkans dotés d'importantes ressources en

gaz et hydrocarbures. Pour bien comprendre les nouveaux enjeux que représente cette région un rapide détour par le passé s'impose.

Une terre mythique

Situé à la charnière de l'Europe et de l'Asie, le Caucase s'est toujours trouvé tiraillé entre l'Occident et l'Orient. Dans l'imaginaire occidental, cette terre renvoie à des récits mythiques – repaire des Cyclopes et des Amazones, lieu où Jason et les Argonautes auraient recherché la Toison d'Or et surtout emplacement du mont Kazbek, le rochet auquel Prométhée aurait été enchaîné pour avoir dérobé aux dieux le feu et l'avoir donné aux mortels. Les premiers géographes musulmans, fidèles à une conception iranienne remontant probablement aux idées cosmiques babyloniennes, considéraient le Caucase comme faisant partie de la chaîne des montagnes du Kâf qui entoure la terre, séparant le sud civilisé des régions du nord, pays de l'obscurité. Le mot Caucase (al-Kabk en arabe, Kavkaz en turc et d'autres langues) serait dérivé du moyen persan Kâfkoh, la montagne du Kâf (en arménien kapkoh). Dans le Shahnameh de Ferdowsi, le Caucase est appelé Kouh-é kâf.¹ Déjà dans la période qui précède la propagation de l'islam, une distinction est faite entre la Ciscaucasie, occupant le versant nord de la chaîne du Caucase, et la Transcaucasie située au sud de ces montagnes. Outre cette division nord/sud qui subsiste jusqu'à nos jours, une autre caractéristique de la région, c'est-à-dire sa complexité ethnolinguistique, est connue depuis l'Antiquité. Strabon distinguait 26 dialectes caucasiens, tandis que les premiers géographes musulmans attribuaient au Caucase 70 à 72 langues incompréhensibles les unes aux autres. Dans certaines publications arabes on trouve au VIII^e siècle le chiffre de 300 langues, et la région est qualifiée de Djabal al-alsun, la montagne des langues.

La Transcaucasie, chrétienne dans sa majorité de longue date, est soumise à la conquête musul-

¹ C.E. Bosworth, Encyclopédie de l'Islam (nouvelle édition), article: al-Kabk

mane en 642, avec l'arrivée des premières armées arabes dans la région. Après s'être emparés de la Transcaucasie, les Arabes vont se heurter à la barrière de la chaîne du Caucase. L'islamisation du nord et de certaines régions centrales et occidentales du Caucase prendra plusieurs siècles, sans que pour autant l'islam emporte une victoire complète sur son principal rival dans la région, le christianisme.

Les russes arrivent

Sous le règne de Catherine II l'avancée russe vers le Caucase prend de l'ampleur. La première phase de la conquête consistera à faire organiser, par les Cosaques, une ligne défensive le long des fleuves Kouban et Terek. Une fois cette ligne établie, les Russes avancent dans deux directions: vers le centre et à l'est, en longeant les côtes de la mer Caspienne. Ils fondent, en 1784, Valadikavkaz («Porte du Caucase», aujourd'hui capitale de l'Ossétie du Nord) qui servira désormais comme point de départ des futures conquêtes russes.

En 1801, avec l'annexion du royaume de Géorgie, débute la deuxième phase de la progression russe. Ayant conquis la Géorgie, la Russie va étendre progressivement son contrôle sur l'ensemble de la Transcaucasie. Pour contrer l'avancée russe et reprendre la Géorgie, la Perse entra, en 1804, en guerre contre la Russie. Bien que les armées iraniennes aient remporté quelques succès au début, la première phase des guerres russo-persanes se termina de manière désastreuse pour l'Iran. Par le traité de Golestan, signé en 1813, la Perse fut contrainte de céder à la Russie, entre autres, les régions de Darband, Bakou, Shirvan, Karabagh. De plus, elle fut obligée de renoncer à toute revendication sur la Géorgie et le Daghestan et abandonner implicitement aux Russes le droit de navigation exclusive sur la mer Caspienne. En 1826, les hostilités reprirent et une fois de plus, malgré un succès initial l'armée persane fut battue. Le 22 février 1828, fut signé le traité de Turkmentchaï, par lequel la Perse cédait à la Russie les provinces d'Erevan et Nakhitchevan.

Après la soumission de la partie méridionale du Caucase, la troisième phase de la conquête russe va concerner les peuples montagnards du nord. Ces peuples vont résister courageusement durant trente-cinq ans (1826-1864). A l'est, sur les bords de la mer Caspienne dans les montagnes du Daghestan, la guerre du Caucase commence en 1829 et se poursuit jusqu'en 1859, date de la reddition du chef avar de la résistance, le cheikh Chamil. Plus à l'ouest, les Tcherkesses, les Oubykhs, les Abakazes, les Circassiens résistèrent et se battirent jusqu'à la limite extrême de leurs possibilités. Des peuples entiers furent rayés de la carte, exterminés, déportés ou contraints à l'exil forcé vers l'Empire ottoman. Au cours du XX^e siècle ces peuples perdirent une partie de leur population du fait des déportations stalinienne de 1943-44. Mais dès le XIX^e siècle, l'occupation militaire fut accompagnée par l'installation de colons russes, ukrainiens, cosaques etc. dont la présence devait à la fois combler le vide laissé par l'extermination et le départ des populations locales, et favoriser une implantation démographique slave puissante et continue jusqu'à l'effondrement de l'URSS. Ces mouvements de populations eurent pour conséquence de réduire les petits peuples du Nord-Caucase à l'état de minorité dans leur propre pays.²

En 1917, l'effondrement de l'Empire russe ouvre une brèche dans l'histoire de la Transcaucasie qui du-

rant quelques temps semble désormais échapper à l'emprise du pouvoir de Moscou. En avril 1918 est même créée une République fédérative de Transcaucasie regroupant la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan. A peine quelques semaines plus tard celle-ci est dissoute et les trois pays membres forment trois Etats indépendants dont la vie sera très brève. En 1922, les trois républiques vont former, au sein de l'Union soviétique, qui se met en place, la République socialiste fédérative de Transcaucasie, supprimée dès 1936. Ses trois composantes deviennent désormais, en tant que Républiques socialistes soviétiques, membres de l'URSS et le resteront jusqu'à la fin de celle-ci.

La recomposition géopolitique

A partir de 1991, le Caucase «déssoviétisé» sort de son isolement séculaire et redevient un carrefour géopolitique qui suscite les convoitises de ses voisins, les intérêts des puissances externes à la région, les ambitions des compagnies pétrolières et les avidités des «nouvelles» personnalités politiques locales ainsi que de leurs proches ou rivaux. Un nouveau «Great game», infiniment plus complexe que celui qui existait entre Russes et Anglais dans ces mêmes régions au XIX^e siècle, se met en place dans un contexte déjà conflictuel où la faiblesse et la fragilité des nouveaux Etats sont confrontées aux ambitions démesurées de leurs dirigeants mais aussi aux craintes des puissances externes, proches et lointaines. Tout ceci entraîne des bouleversements et réorientations aboutissant à une nouvelle configuration géopolitique dont les traits saillants se cristallisent schématiquement autour de quatre paramètres: les conflits armés, le processus de formation des nouveaux Etats indépendants, les enjeux de l'espace caspien et le rôle des puissances régionales et internationales.

Les conflits

Au Caucase, les conflits armés en cours, les conflits apaisés mais non résolus et les conflits po-

² Sur la conquête du Nord-Caucase voir: Marie Bennigsen Broxup (et autres), *The North Caucasus Barrier. The Russian Advance toward the Muslim World*, Londres: Hurst and Company, 1992, pp. 1-111



Oriensce Voyages

Spécialiste du Moyen Orient

- ✓ Circuits culturels
- ✓ Plongée sous-marine
- ✓ Séjours "à la carte"

NOUVEAU !
CIRCUITS EN
ARABIE SAOUDITE

9, rue Chouet
CH-1202 Genève
info@oriensce.ch

☎ 022 9103773
☎ 022 9103770



tentiels sont nombreux et de natures très variées ce qui rend leur classement très difficile.³ En partant de l'état présent des conflits, il faut placer la confrontation russo-tchéchène en tête de liste puisque la «deuxième» guerre de Tchétchénie, qui a débuté en août-septembre 1999, se poursuit toujours à l'heure actuelle. Cette guerre du Caucase est très particulière car elle présente à la fois des aspects de guerre de libération nationale, de conflit ethnique, de revendication territoriale et surtout elle signifie la mise en cause des frontières internationales de la Russie, ce qui aux yeux de Moscou est inacceptable. Par contre, en Transcaucasie, la position russe par rapport aux divers conflits armés est différente ne s'agissant plus ici de la préservation de l'intégrité territoriale de la Russie mais plutôt de la défense de ses intérêts stratégiques, politiques et économique dans cet «étranger proche» qu'elle considère toujours comme sa zone d'influence historique. Ce qui explique son intervention, plus ou moins directe, dans la plupart des conflits du Sud.

Dans cette partie du Caucase, les affrontements armés, qui ont fait rage de la fin des années quatre-vingts jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, sont aujourd'hui dans l'ensemble apaisés. Cependant, les cessez-le-feu instaurés n'ont jamais abouti à la résolution des conflits et il existe théoriquement à tout instant un risque de reprise des combats. On peut distinguer parmi ces conflits, le conflit arméno-azeri (1988-1994) d'une part et, d'autre part, les «conflits géorgiens». Le premier conflit s'articule autour de la question du Haut-Karabagh, enclave arménienne située en territoire azeri qui revendique son rattachement à l'Arménie ou à défaut l'indépendance. Cette revendication a engendré un conflit armé grave qui a fait de nombreuses victimes et entraîné le déplacement de centaines de milliers de personnes. A l'heure actuelle, le Haut-Karabagh est sous contrôle arménien contrôle qui s'exerce aussi sur la portion du territoire azerbaïdjanais reliant l'enclave à la République d'Arménie, et il échappe ainsi

³ Voir Uwe Halbach, «The Caucasus as a Region of Conflict», *Aussenpolitik*, no 4, 1997, pp. 358-367.

à la souveraineté de Bakou. Depuis le cessez-le-feu intervenu en 1994, un calme relatif règne dans la région, mais tous les efforts de la communauté internationale pour trouver une solution à ce conflit sont restés vains, et surtout les propositions de l'OSCE, chargée de trouver des solutions à travers le groupe de Minsk (Russie, Etats-Unis, France), n'ont pas été jugées acceptables par les parties en présence. Les conflits géorgiens, bien que concernant aussi des territoires autonomes au sein de la république, sont de type différent: ils n'opposent pas deux Etats Caucasiens et relèvent de la nature multi-ethnique de la Géorgie.

Le plus important des «conflits géorgiens» est celui d'Abkhazie, République autonome située au bord de la mer Noire, dont les Abkhazes constituaient à peine 18% de la population totale au moment de l'effondrement de l'URSS et les Géorgiens 45%. Depuis l'indépendance de la Géorgie, les Abkhazes ont réclamé le rattachement de leur république à la Russie ce qui a entraîné une escalade dans le conflit inter-ethnique et l'intervention des forces armées géorgiennes en août 1992. En réponse, le président abkhaze V. Ardzinba a lancé une offensive avec le soutien de la Confédération des peuples du Caucase et les militaires russes stationnés en Abkhazie. Les forces géorgiennes ont essuyé une cuisante défaite et la population d'origine géorgienne a été contrainte de quitter l'Abkhazie. Depuis lors, une force de maintien de la paix de l'ONU, essentiellement composée de Russes, contrôle le cessez-le-feu.

L'autre conflit concerne l'Ossétie du sud. Les Ossètes représentent une population d'environ 600 000 personnes au Caucase, dont 440 000 vivaient, avant la guerre, dans la République autonome de l'Ossétie du Nord, faisant partie de la Fédération de Russie, 65 000 dans la Région autonome de l'Ossétie du Sud, située en Géorgie, et 95 000 dans le reste de la Géorgie. Dès 1989, les Ossètes du Sud réclamèrent plus d'autonomie et le passage de leur territoire au statut de République autonome au sein de la Géorgie. Mais les démonstrations de force des nationalistes géorgiens dans la région provoquèrent la panique de la po-

pulation, des affrontements armés eurent lieu et un conflit s'engagea. Depuis, les Ossètes demandent leur rattachement à l'Ossétie du Nord, donc à la Russie, et les Géorgiens essayent de maintenir l'intégrité territoriale de leur Etat. En juin 1992, à la suite de la rencontre entre Yeltsin et Chevardnadze, un cessez-le-feu fut conclu et depuis une force de maintien de la paix a été mise en place avec la participation des Russes, Géorgiens et Ossètes.

Quant aux conflits armés potentiels, il existe malheureusement plusieurs possibilités de déclenchement de nouveaux affrontements violents. Ainsi, il y a encore des risques de conflits de type ethnique en Géorgie (en Adjarie, région frontalière avec la Turquie où vivent plus de 400 000 Géorgiens de confession musulmane et en Javakheti où 90% des 235 000 habitants sont ethniquement Arméniens) et en Azerbaïdjan (différentes minorités et surtout les Lezghins au nombre de plus de 252 000 vivant au Nord Azerbaïdjan et au Sud Daghestan). Une autre forme de conflictualité possible est fonction d'une éventuelle extension des conflits actuels à d'autres régions limitrophes comme le risque de prolongement de la guerre de Tchétchénie au Daghestan ou en Ingouchie. Une troisième source de tensions, que l'on ne peut aujourd'hui totalement exclure, est plutôt de nature économique. C'est le cas de l'exploitation du pétrole en mer Caspienne et de l'acheminement des hydrocarbures vers les marchés de consommations qui, comme on le verra plus loin, peuvent engendrer rivalités et dissensions. Enfin, aux divergences à l'intérieur et entre les Etats du Caucase, il faut aussi ajouter aussi les risques des tensions toujours possibles avec les pays voisins: Russie, Turquie et Iran.

Une construction étatique problématique

L'édification des nouveaux Etats indépendants en tant que systèmes politiques organisés, capables de gérer plus ou moins bien les problèmes socio-économiques, de garantir une certaine stabilité et promouvoir progressivement les institutions démocratiques et la transition d'une économie étatique à une économie de marché, est un échec re-

tentissant partout en Transcaucasie. Pourtant, en 1991, il était possible d'imaginer qu'après les trois états baltes, les trois républiques du Caucase avaient de meilleurs atouts que les autres Etats ex-soviétiques pour s'en sortir. La Géorgie et l'Arménie avaient une identité nationale forte et ancienne; la première était en outre la meilleure destination touristique de l'Union et la deuxième jouissait d'une avance technologique et d'une influente diaspora. Quant à l'Azerbaïdjan, il avait du pétrole, un secteur agricole assez développé et pouvait aussi compter sur le soutien des pays musulmans voisins comme l'Iran et la Turquie. Aujourd'hui, dix ans après, force est de constater qu'aucun des trois pays n'est parvenu à utiliser ses atouts au mieux de ses intérêts et que le fossé entre les pays du Caucase et ceux de la Baltique s'est très fortement élargi. Cette situation ne s'explique pas uniquement du fait que ces derniers ont bénéficié du soutien européen. Les conflits armés sont évidemment la cause principale de cette situation, mais aussi une part de responsabilité incombe également aux élites dirigeantes incapables de trouver des solutions acceptables aux conflits, de mettre en places des structures étatiques plus ou moins efficaces, de lutter contre la corruption généralisée qui gangrène toute la société. La mauvaise gouvernance, l'autoritarisme, le népotisme, le clanisme, l'insécurité, la détérioration de la situation sanitaire, de l'enseignement etc. ont fait qu'aujourd'hui tous ceux qui ont les moyens – et ce sont souvent les gens les mieux formés – préfèrent quitter leur pays. Ces facteurs contribuent à fragiliser la région, à rendre possibles des situations chaotiques qui peuvent entraîner des explosions de violence, des tensions entre clans rivaux, des coups de force, tout en fournissant des prétextes à des interventions externes etc. avec d'évidentes conséquences sur les conditions géopolitiques de la région et parfois même bien au-delà de ces terres enserrées entre la mer Noire et la mer Caspienne.

L'espace Caspien

L'exploitation du pétrole et du gaz de la mer Caspienne conditionne l'ensemble de la géopoli-

tique du Caucase ainsi que du reste de l'Asie centrale. Cette question est donc d'importance et mérite une étude détaillée qui ne peut évidemment s'envisager ici.⁴ Rappelons simplement les trois données essentielles de la question: le potentiel des réserves, le statut juridique de la Caspienne et la question de l'acheminement du pétrole et du gaz. En ce qui concerne le potentiel des réserves de pétrole, il semble qu'il faille désormais abandonner l'idée de la «Caspienne nouveau golfe Persique» et opter pour l'estimation réaliste «Caspienne = mer du Nord», autrement dit revoir à la baisse les réserves prouvées, estimées un temps à 16%, à environ 2 à 3% des réserves mondiales. Quant aux réserves de gaz, elles sont estimées entre 6,68 trillions et 9,53 trillions de mètres cubes par l'Administration américaine, soit à peu près l'équivalent des réserves de l'Amérique du Nord. La question du statut juridique représente un véritable obstacle au développement des projets d'exploitation. Depuis 1991, les pays riverains de la Caspienne sont passés de deux (URSS, Iran) à cinq (Russie, Iran, Azerbaïdjan, Kazakhstan et Turkménistan) et ils ne sont toujours pas parvenus à ce jour à s'entendre sur le nouveau statut de la mer et la fixation de leurs frontières maritimes respectives, ce qui peut être à l'origine de futures tensions, heurts voire conflits. La question tourne autour de la définition de la Caspienne comme mer ou lac. La réponse à cette question soulève d'autres questions comme: l'exploitation en commun de la zone internationale ou le partage? selon quels critères organiser l'exploitation en commun? selon quelles modalités procéder au partage? Enfin, reste la question de l'acheminement du pétrole et du gaz vers les pays consommateurs, question épineuse s'il en est pour des pays producteurs enclavés. Sans entrer dans les détails, notons simplement que les entraves politiques, économiques et sécuritaires sont aujourd'hui telles qu'aucun des projets envisagés ne donne entière satisfaction. Tant que ces obstacles existent et tant que les considérations politiques et stratégiques conduisent

⁴M.R. Djalili et T. Kellner, «Pétrole et gaz de la Caspienne, entre mythe et réalité», *Transitions*, vol. XXXIX, no 2, 1998, pp. 121-158

les Etats-Unis à favoriser les projets ayant pour objectif le contournement de la Russie et surtout de l'Iran, seuls pays riverains de la Caspienne et dont les territoires ont aussi accès à des mers «ouvertes», la plupart des projets risquent de rester sur papier et probablement ne jamais se réaliser.

Enjeux régionaux et internationaux

Plusieurs autres facteurs expliquent le renouveau de l'intérêt stratégique pour le Caucase, dont les ambitions des pays voisins. Parmi les trois voisins, la Russie occupe toujours, malgré toutes ses faiblesses, une place de choix sur l'échiquier du Caucase. Le Nord Caucase fait partie intégrante de la Russie, la Transcaucasie a été sous domination russe durant plus d'un siècle et demi, et Moscou considère toujours les frontières de l'ex-URSS comme les limites de son périmètre de sécurité. Cependant, la politique russe manque de moyens, surtout économiques, pour s'exercer pleinement au Caucase. Aussi est-ce en s'appuyant sur leurs moyens militaires et les rapports qu'ils entretiennent avec certains groupes que les Russes mènent leur politique dans la région. Ils jouent dans les conflits à la fois le rôle de pyromane et de pompier, et n'hésitent pas de passer du registre de chef d'orchestre à celui de médiateur. Cette politique vise à la fois la sauvegarde des intérêts économiques de la Russie dans les affaires pétrolières et gazières, le rappel aux autorités locales (ainsi qu'aux Américains et aux Turcs) que le Caucase fait toujours partie de leur zone d'influence et que seuls les Russes possèdent des bases militaires dans la région pouvant servir, si besoin, au maintien de l'ordre et de la sécurité. Pas étonnant dans ces conditions que dans les rapports de la Russie avec les pays occidentaux et leurs alliés au Caucase règne une logique qui rappelle quelque peu les rivalités «Est-Ouest» d'antan.

La politique iranienne au Caucase est largement guidée par des considérations géopolitiques et n'a guère d'ambitions idéologiques comme la promotion de l'islamisme, et ce malgré le fait qu'ici, contrairement à la région de l'Asie centrale, il existe un pays à population très majoritairement

chi'ite à savoir l'Azerbaïdjan. Cette attitude est justifiée par l'existence dans ce dernier pays d'un groupe de militants panturquistes entretenant le mythe du «Grand Azerbaïdjan» et favorable à une politique irrédentiste visant à l'union avec l'Azerbaïdjan iranien. De ce fait, les relations entre Téhéran et Bakou sont plutôt froides, d'autant plus que l'Azerbaïdjan fait tout pour écarter Téhéran des consortiums pétroliers qui projettent de participer à l'exploitation du pétrole azeri. En outre, les rapports privilégiés qu'a établi l'Azerbaïdjan avec les Etats-Unis et Israël, ne plaisent guère à la République islamique. Dans cette perspective, il est naturel que l'Iran entretienne les meilleurs relations avec son voisin l'Arménie et des rapports cordiaux avec la Géorgie tout en étant l'allié de fait de la Russie dans la région.

Quant à la Turquie, elle considère que son allié naturel au Caucase est, pour des raisons linguistiques, l'Azerbaïdjan. Elle pense aussi que ce pays est la porte de la Turquie vers l'Asie centrale et qu'il peut contribuer à réduire un handicap d'Ankara: l'absence de contiguïté territoriale avec «l'aire turcophone». De cette politique les considérations économiques ne sont pas absentes. Il s'agit encore une fois du pétrole d'Azerbaïdjan, dont la Turquie veut participer à la fois à l'extraction et à l'acheminement, bien évidemment à travers son territoire national. Cette politique ainsi que le soutien matériel et militaire accordé à Bakou dans le conflit du Haut-Karabagh, ne contribuent en rien à la normalisation des relations avec l'Arménie, pays avec lequel, par ailleurs, la Turquie a un grave contentieux historique. Par contre, avec la Géorgie, les relations politiques et économiques se développent sans difficultés majeures.

La politique iranienne et la politique turque au Caucase souffrent d'un certain nombre d'handicaps. La nature islamique du régime de Téhéran soulève des craintes et surtout empêche l'Iran de trouver des soutiens extérieurs nécessaires au déploiement de sa diplomatie. La Turquie, quant à elle, surestime sans doute l'importance des affinités linguistiques dans les relations internationales. Mais les deux Etats sont surtout dépourvus de moyens financiers suffisants pour mener une poli-

tique efficace dans une région qui manque désespérément de ressources matérielles. Seuls les pays riches, et à leur tête les Etats-Unis, les pays européens et le Japon, sont capables d'investir des sommes importantes dans la région. Mais pour que leurs politiques réussissent, il faut, d'une part, que leurs secteurs privés soient convaincus de la rentabilité de leurs investissements et, d'autre part, qu'il existe une certaine stabilité politique et des structures juridiques garantissant le bon fonctionnement de leurs affaires. Outre ces conditions, qui ne sont pas à ce jour pleinement remplies, se pose une autre question fondamentale: la compatibilité entre la politique des Etats et celle des grandes compagnies multinationales. A ce propos, la politique de l'Administration américaine à l'égard du Caucase et du bassin de la Caspienne ne répond pas toujours à la même logique que celle des sociétés pétrolières fonctionnant sur des considérations plus économiques que diplomatiques. ♦

Zusammenfassung

Der Schwerpunkt des Artikels liegt auf der Neuausrichtung der im Kaukasus relevanten Machtfaktoren nach dem Zusammenbruch der Sowjetunion. Das Zusammenspiel dieser Faktoren ist ungleich komplexer als zur Zeit des «Great game» im 19. Jahrhundert. Konflikte wie derjenige um Berg-Karabach, Abchasien oder Ossetien sind zwar derzeit nicht akut, können aber rasch wieder aufbrechen. Nicht nur die Vielfalt der Völker und Sprachen lassen weitere Konflikte als denkbar erscheinen, auch der Kampf um Erdgas- und Erdölreserven bzw. um die Kontrolle ihrer Transportwege und das Ringen um die innenpolitische Ausrichtung der Kaukasus-Staaten sowie schliesslich die Interessen der grossen Nachbarn (Russland, Türkei, Iran) tragen zur Instabilität bei.

Raoul Motika

Gesichter des Islam im nachsowjetischen Aserbaidschan*

Pakistanische Missionare in Gänçä, türkische Moscheen in Baku und iranische Mullahs in den Dörfern der Abscheron-Halbinsel. Beschäftigt man sich mit dem Islam in den ehemaligen Sowjetrepubliken, hört man von vielen Seiten – westlichen, russischen oder einheimisch-nationalistischen – Geschichten über die Renaissance des Islam in jenen Republiken, die der Gefahr ausgesetzt seien, unter den Einfluss ausländischer, zumeist radikalislamischer Gruppen und Staaten zu geraten.

Vor dem Hintergrund meiner langjährigen Beschäftigung mit Aserbaidschan habe ich im Sommer 1997 (und während eines zweiten, kürzeren Forschungsaufenthalts im Herbst 1998) versucht, einen systematischen Überblick über die Entwicklung des Islam und seiner Institutionen in Aserbaidschan zu erarbeiten. Angeregt durch das Netzwerk-Projekt von Roman Loimeier

Dr. Raoul Motika, geboren 1961. Studium in München, Izmir und Teheran. Promotion mit einer Arbeit zur iranischen Pressegeschichte 1997 an der Universität Heidelberg. Seit 1997 Hochschulassistent in Heidelberg, Arbeit an einer Habilitationsschrift («Die türkische Da'wa und die Entwicklung des Islam in Aserbaidschan und der Russländischen Föderation im letzten Jahrzehnt des 20. Jahrhunderts»). Forschungsschwerpunkte: Osmanische und neuere iranische Geschichte, Entwicklung des Islam und der politischen Situation in der Türkei, in Iran und Kaukasien.

er (Universität Bayreuth) und Stefan Reichmuth (Universität Bochum) wollte ich während meines Forschungsaufenthaltes besonders auch Informationen zu internationalen, regionalen und nationalen Netzwerken aserbaidshischer Muslime sammeln. Während der Projektdurchführung stellt sich mir die grundsätzliche Frage, inwieweit dieser Ansatz, v.a. bei zeitgenössischen Fragestellungen, überhaupt fruchtbar sein kann. Die uns zur Verfügung stehenden Instrumente wie das persönliche Interview und die Auswertung von Tageszeitungen und anderen Druckwerken führen, selbst bei kriminalistischem Spürsinn, nur zu Informationen oberflächlicher, oft irreführender Natur, wenn sie nicht gar von den jeweiligen Informanten aus verschiedensten Gründen ganz

bewusst zur Täuschung eingesetzt werden.

Ein Beispiel: Hacı Abdül, der «Leiter» der recht grossen historischen Imam Hüseyin Mäscidi in der Bakuer Altstadt, empfing mich im traditionellen Habit eines Mullahs gewandt und unter einem Portrait des iranischen Revolutionsführers Imam Chomeini zu einem zweistündigen Inter-

* Eine erweiterte Fassung dieses Texts wird im Jahr 2000 erscheinen in: Vernetzungen in der islamischen Ökumene. Möglichkeiten und Grenzen der Netzwerkanalyse als einer Forschungsmethode, Hgg. Roman Loimeier / Stefan Reichmuth, S. 128-40.

view. Er erzählte von der Sozialarbeit, die er unter arbeitslosen und vom sozialen oder moralischen Abstieg bedrohten Jugendlichen betreibe. Seit einigen Jahren gehöre er auch der im gesamten ehemaligen sowjetischen Machtbereich verbreiteten «Tövbe-Äxlaq»-Gesellschaft (tövbe = Reue; äxlaq = Moral), die sich der religiösen und moralischen Erneuerung des Islam und der Muslime widme.¹ Mit Politik beschäftigte er sich nicht, und das Chomeini-Portrait sei ein Geschenk iranischer Besucher, das er nur aus Höflichkeit gegenüber seinen Gästen aufgehängt habe.

Auf diese Art zog sich unser Gespräch eine weitere Stunde hin. Man gewann also den Eindruck, dass Hacı Äbdül ein vor allem auf sozio-religiösem Gebiet aktiver Mullah ist, der aus religiösen Gründen mit der offiziellen «Verwaltung der Muslime Kaukasiens» (Qafqazya Müsülmənlər İdaresi [=QMİ]) und dem Scheichülislam im Streit liegt. Dass er ein – aus finanziellen Gründen derzeit wohl nicht sehr grosses – Netz von vor allem jugendlichen Gefolgsleuten aufgebaut hatte, konnte man aus seinen Äusserungen schliessen.

Das Erklärungsmuster «Klan»

Je mehr ich dann aber – dank den über lange Jahre aufgebauten persönlichen Beziehungen im Land (natürlich auch ein «Netzwerk») – an Informationen über diesen Hacı Äbdül zusammentragen konnte, desto mehr stellte sich heraus, dass er nicht nur über keinerlei formale religiöse Qualifikation verfügt und auch tatsächlich nichts mit Iran zu tun hat, sondern auch noch einige Zeit aufs engste mit dem vormaligen KP-Sekretär und Präsidenten Aserbaidschans, Ayaz Mutalibov (1990–92) verbunden war,² der sich derzeit im Moskauer Exil aufhält. Beispielsweise organisierte er 1992 Demonstrationen zur Unterstützung

¹ Diese Organisation existiert in Aserbaidschan seit 1989, hielt am 12. April 1990 ihre offizielle Gründungsversammlung ab und wurde am 20. September des selben Jahres offiziell registriert. Hauptziel ist die Propagierung einer «halal həyat tərzi», d.h. einer dem islamischen Recht gemässen Lebensweise. İ. Vəliyev und C. Hüseynov 1995, S. 83f.

² Zur Person Ayaz Mutalibov s. die Indizes von T. Swietochowski 1995 u. A. L. Altstadt 1992.

des durch die nationaldemokratische Opposition in seiner Machtposition bedrohten Mutalibov.³ Während des zweiten Durchgangs der Parlamentswahlen im Dezember 1991 war er auf dem Ticket Mutalibovs mit anscheinend nur 21 Stimmen in den Obersten Sowjet «gewählt» worden, im März 1992 musste er wegen Auflösung des Obersten Sowjets zugunsten der paritätisch mit Nomenklatura- und Oppositionsvertretern besetzten Milli Məclis seinen Stuhl bereits wieder räumen.⁴

Mutalibov wiederum gilt den Kollegen mit dem Erklärungsmuster «Klan» für die innenpolitischen Konflikte Aserbaidschans als Vertreter des Bakuer Klans, der in Gegnerschaft zum Nachschewaner Klan unter der Führung des derzeitigen Präsidenten Heydər Əliyev gesehen wird. Da fügt es sich doch wunderbar, dass Hacı Äbdül in Nardaran, einem der traditionell religiösen Bakuer Vororte lebt und dort über einige Gefolgschaft verfügt und damit auch in Konkurrenz zur Islamischen Partei Aserbaidschans steht,⁵ die ihn besonders wegen seiner Unterstützung der Kommunisten bekämpft, mit deren Führern er aber wiederum in der Anfangszeit der Volksfront gemeinsam gegen die Sowjetherrschaft gekämpft hatte. Messerscharf könnte man also schliessen, hier existiere ein Netzwerk von Bakuern, das verschiedene Teile der städtischen Gesellschaft integriert und so bestimmte Funktionen zur Herrschaftssicherung des Bakuer Klans erfüllt und ihre Mitglieder dann mit Ressourcentransfer belohnt. Dazu passt auch, dass Hacı Äbdül nach der

³ Experts Group 1995, S. 1.

⁴ Laut mündlicher Informationen von Zarduş Əlizadə, der damals von oppositioneller Seite als Wahlbeobachter in der Wahlkommission tätig war.

⁵ Die Azərbaycan İslam Partiyası wurde am 2. September 1991 gegründet und ein Jahr darauf (22. 9. 92) offiziell registriert (İ. Vəliyev und C. Hüseynov 1995, S. 16); 1995 wurde ihr mit der Begründung, sie vermische Religion und Politik, die Zulassung wieder entzogen. Im Mai 1996 verhaftete man die Führungsspitze der Partei wegen angeblicher Spionagetätigkeit für den Iran und Umsturzplänen; einige der Parteiführer starben unter ungeklärten Umständen im Gefängnis. In der aserbaidschanischen Öffentlichkeit gilt die Partei als Iran-nah und «fundamentalistisch»; sie verfügt über ein erhebliches Mobilisierungspotential unter bestimmten Gesellschaftsschichten. S. dazu u.a. Ayna/Zerkalo, Nr. 22 (445), 1. Juni 1996 u. Nr. 24 (560), 20. Juni 1998; Hüriyyət (Baku), Nr. 69 (227), 19.9.97. Zu neueren Entwicklungen in der Partei s. H. Hadjy-zadeh 1998, S. 4-6.

Machtübernahme des derzeitigen Präsidenten Əliyev einige Zeit im Gefängnis verbracht hatte.

Sieht man sich aber seine politischen Affiliationen in der zweiten Hälfte der neunziger Jahre an, wackelt das Gedankengebäude bereits wieder: So galt er 1997 als den (relativ unbedeutenden) Sozialdemokraten nahestehend, deren Führung, die Gebrüder Alizadə, wiederum aus Länkeran, dem mehrheitlich von Talyschen bewohnten Gebiet an der aserbaidschanisch-iranischen Grenze stammt (wie übrigens auch der Scheichülislam).⁶ Die einzige Gemeinsamkeit der Sozialdemokraten mit Mutalibov ist die ihnen von ihren Gegnern unterstellte Moskautreue. Ob dies nun der reale Hintergrund ist, ob hier also ein irgendwie von Moskau gesteuertes oder mit Moskau verbundenes Netzwerk existiert, müsste nun untersucht werden. Aber ist dies tatsächlich des Rätsels Lösung?

Für jeden Zweck die passende Organisation

Im Jahre 1998 trat Hacı Äbdül mit einem neuen Projekt an die Öffentlichkeit: Er gründete die «Aserbaidschanische Nationale Bewegung gegen illegale Wahhabiten und Missionare». Diese «Bewegung» nutzt er vor allem, um sich gegenüber dem Scheichülislam und der «Verwaltung der Muslime Kaukasiens» zu profilieren, der er Untätigkeit gegenüber missionarischen Aktivitäten vorwirft. Allerdings sieht auch die Islamische Partei Aserbaidschans den Kampf gegen fremde Missionare – hier allerdings vor allem evangelistische, Bahai- und Hare-Krishna-Aktivisten – als einen ihrer wichtigsten Programmpunkte an.⁷

Nachdem nun all diese Aktivitäten Hacı Äbdül anscheinend nicht den gewünschten Erfolg gebracht hatten, folgte er dem in Aserbaidschan seit Jahren populären Muster zur Organisation eines Teils seines Netzwerks und gründete eine Partei. Am 12. Juni 1999 versammelte er eine ungefähr

⁶ Zur Sosial Demokrat Azərbaycan Partiyası s. M. Gaebel und C. Jürgensen 1996, S. 136f.

⁷ Azadlıq, 16. Mai 1998.

zweihundertköpfige ziemlich interessante Mischung aus alten Bakuer Stadtfamilien – manche davon mit KP-Hintergrund – und religiöser Klientel aus den Vorstädten, die sich nun in einer «Liberalsozialistischen Partei Aserbaidschans» organisierten, zu deren Vorsitzender er gewählt wurde. Doch damit nicht genug: Gemeinsam mit der Führung der marginalen Sozialistischen Partei Aserbaidschans und der Wohltätigkeitsgesellschaft «Şirvan» gründete er die «Gesellschaft für Sozialistische Solidarität», die eine «sozialistische Produktionsmethode entwickeln will, die jedem Bürger unternehmerische Tätigkeit ermöglicht». Vorsitzender dieser Dachorganisation ist natürlich wieder Hacı Äbdül, der auf einer Pressekonzferenz auf Nachfrage explizit auch jegliche Verbindung zu Mutalibov bestritt.⁸

Fallgruben für Forscher

Noch einmal zusammengefasst: Hacı Äbdül ist also ein islamisch inspirierter Sozialarbeiter mit Verbindungen zur aserbaidschanischen Sozialdemokratie, ein aus moralischen Gründen die offiziöse islamische Hierarchie ablehnender Mullah, ein Handlanger des in Moskau sitzenden ehemaligen kommunistischen Präsidenten Mutalibov, Chef einer Antimissionierungsliga, Vorsteher einer Liberalsozialistischen Partei und ausserdem noch Führer einer marktwirtschaftsorientierten sozialistischen Solidaritätsgesellschaft. Diese disparaten Informationen erhält man durch persönliche Interviews und Medienauswertung, und je nach zufällig gefundenen Berichten (wer kann denn schon tatsächlich die unzähligen nirgendwo archivierten aserbaidschanischen Zeitungen systematisch auswerten?) gelangt man zu völlig unterschiedlichen Schlüssen. Fragen wie die nach der Finanzierung der von ihm okkupierten Moschee (wie kommt es, dass der Staat dies duldet?) und all der von ihm angeführten Organisationen oder wie die nach den politischen Hintermännern sind selbst für langjährige Kenner des Landes nicht zuverlässig zu beantworten. Die Gefahr,

⁸ S. dazu AssA-Irada News Bulletin 1999 u. AzadInform 1999.

Fehlinformationen oder manipulierten Darstellungen aufzusitzen, ist sehr gross. Dies gilt meines Erachtens generell für gegenwartsbezogene Netzwerk-Forschung in Übergangsgesellschaften.

Dieses Fallbeispiel soll demonstrieren, wie schnell ein Wissenschaftler, besonders in einer sogenannten nicht-offenen Gesellschaft, bei der Suche nach Netzwerken in Fallen tappen oder zum Opfer mannigfaltiger Manipulationsversuche werden kann. Dazu kommt noch die Versuchung des Forschers, sich auf irgendeiner der gefundenen Ebenen zufriedenzugeben und sich mit den erhaltenen oder letztlich zufällig gefundenen Informationen ein passendes Netzwerk zusammenzubasteln.

Religiöse Renaissance in Zahlen

Nun etwas systematischer zum Thema Islam und islamische Netzwerke in Aserbaidschan. Die Republik Aserbaidschan mit ihren derzeit über 7,5 Millionen Einwohnern ist von ca. 93 Prozent Nominalmuslimen bewohnt,⁹ von denen nach unterschiedlichen Schätzungen 65–75 Prozent Schiiten sind. Die Muslime rekrutieren sich aus verschiedenen Volksgruppen, von denen die Aserisprecher, unter denen es mehrheitlich Schiiten, daneben aber auch Sunniten gibt, die grösste ist; dann folgen Lesginen, Talyschen, Tataren, Kurden, Taten, Mescheten und kleinere kaukasische ethnolinguistische Gruppen, die historisch meist der sunnitischen Richtung des Islam angehört haben. Wenn auch die religiösen Kenntnisse teilweise äusserst gering sind, so haben sich die Bewohner der verschiedenen Regionen des Landes durchaus die Erinnerung an ihren schiitischen oder sunnitischen Hintergrund bewahrt.

Nach einigermaßen zuverlässig scheinenden Umfragen kann man 4–6 Prozent als «aktive» Gläubige bezeichnen, das heisst sie halten die verschiedenen Verhaltensvorschriften des Islam ein,

⁹ Diese Angabe kann wegen fehlender Statistiken nur als Richtwert genommen werden; ausserdem stellt sich die Frage, ob man die Berg Karabach-Armenier, die ja nominell aserbaidchanische Staatsbürger sind, miteinbezieht.

87–92 Prozent sehen sich selbst zwar als Muslime an, befolgen aber nur einen (oft geringen) Teil der Glaubensvorschriften, um die 3 Prozent bezeichnen sich als Atheisten.¹⁰

Existierten 1976 in Aserbaidschan insgesamt 16 registrierte Moscheen und eine Mädrräsä, so waren es gegen Ende der Sowjetzeit bereits ungefähr 200;¹¹ inzwischen explodierte ihre Zahl auf wohl über 1300 Gebetsstätten, ungezählte islamische Schulen und eine islamische Universität.¹² Das Phänomen einer «religiösen Renaissance», die parallel zur «nationalen Wiedergeburt» bzw. «Geburt» abläuft, ist also ein nicht zu übersehendes Faktum.

Kampf um die Vorherrschaft

In sowjetischer Zeit existierte eine in Anlehnung an zaristische Institutionen nach dem Vorbild der orthodoxen Kirche konstruierte «Geistliche Verwaltung der Muslime Transkaukasiens», die heute unter dem Namen «Verwaltung der kaukasischen Muslime» (QMİ) fortbesteht. Sie ist staatlich anerkannt, aber keine staatliche Institution, wobei eine deutliche Tendenz existiert, ihr quasistaatliche Funktionen beispielsweise bei der verpflichtenden Begutachtung der Zulassung religiöser Vereinigungen zuzugestehen. Diese Organisation mit dem schiitischen Scheichülislam Allahşükür Paşazadə an der Spitze (seit 1979) und dem sunnitischen Müfti Sälman Musayev als Stellvertreter (seit 1989),¹³ kontrollierte 1997 ca. 100 der 1300 Moscheen und wird darüber hinaus noch von einem Grossteil der schiitischen Aseritürken in Georgien und Dagestan anerkannt. Der

¹⁰ Basierend auf mündlichen Informationen durch einen Mitarbeiter des Bakuer FAR CENTRE (Centre of Economic and Political Research) im September 1997, das 1996/1997 entsprechende Umfragen durchgeführt hat.

¹¹ Angaben nach A. Bennigsen und S. E. Wimbush 1986, S. 17f., wobei die genannten 200 Moscheen wohl auch inoffizielle Gebetsstätten einschliessen. S.a. die Angaben zur Entwicklung der Anzahl der Moscheen bei A. Ähädov 1991, S. 77, 87.

¹² Laut mündlicher Mitteilung durch die QMİ; allerdings variieren die Angaben stark; manche Informanten sprechen von bis zu 2000 Moscheen.

¹³ Zur Geschichte dieser Institution in sowjetischer Zeit s. A. Ähädov 1991, S. 76–80.

Versuch, sich die Führerschaft aller muslimischen Gemeinden Kaukasiens zu sichern, stiess auf erbitterten Widerstand besonders der islamischen Strukturen Dagestans und schlug fehl. Derzeit kämpft die QMİ in Aserbaidschan um die Kontrolle über die grosse Zahl neuentstandener Moscheen, worin der Staat sie anscheinend teilweise unterstützt.

Neben den offiziellen Strukturen existiert das heterogene Phänomen des «Volksislam», der sich u.a. in Wallfahrten zu heiligen Stätten ausdrückt, die häufig einen nur oberflächlich islamischen Charakter tragen. Zwischen offiziellem Islam und Volksislam steht der während der Sowjetzeit illegale Parallelislam, also nichtlizenzierte Mullahs und Hodschas, die häufig nur rudimentäre religiöse Kenntnisse besitzen, aber oft aus Familien mit religiösem Hintergrund stammen. Sie erfüllten besonders bei Eheschliessungen und Begräbnissen die religiösen Bedürfnisse der Bevölkerung, die von der auf ungefähr zwanzig Personen geschrumpften offiziellen islamischen Hierarchie nicht befriedigt werden konnten. Heutzutage werden diese Prediger zunehmend von formal ausgebildeten und mit der QMİ verbundenen Mullahs verdrängt; mit staatlichen Instanzen gibt es bei politischer Unauffälligkeit heutzutage hingegen kaum noch Probleme.

Frauen und akademische Reformer

Bemerkenswert in diesem Zusammenhang ist auch, dass sich zu Sowjetzeiten das Verhältnis von Frauen und Islam stark gewandelt hat: Da Frauen in der männerdominierten islamischen Hierarchie kaum vertreten waren und Männer viel stärker ins Sowjetsystem integriert waren, verstärkte die Zerstörung der islamischen Strukturen die relative Rolle von Frauen in religiösen Dingen. Frauen drückten in vorsowjetischer Zeit aus Gründen traditioneller Beschränkung ihre Religiosität meist in privatem Rahmen aus, was sie dann weitgehend vor Verfolgung schützte und zu Bewahrerinnen und Vermittlerinnen (oft rudimentärer) religiöser Kenntnisse werden liess. So sind beispielsweise heilige Stätten vorwiegend

von Frauen besucht, und es gibt einige weibliche Mullahs, die bereits zu Sowjetzeiten aktiv waren.¹⁴

Zwei weitere interessante Strömungen sind die «muslimischen Intellektuellen», die sich häufig aus den orientalistischen Fachbereichen der Universität und der Akademie der Wissenschaften rekrutieren. Teilweise versuchen sie der Entwicklung des Islam in Aserbaidschan modernistische und reformerische Impulse zu geben. Damit knüpfen sie an intellektuelle Traditionen des islamischen Modernismus in vorsowjetischer Zeit an und hinterfragen mit ihrem islamwissenschaftlichen Sachverstand dabei viele Schariatsvorschriften im Lichte der Gegenwart und eines säkularen Staatsverständnisses. Ganz anders orientiert ist hingegen der «pan-nationale Islam» in Aserbaidschan, der sich beispielsweise in der auf Iran fixierten Islamischen Partei Aserbaidschans ausdrückt.

Das Nadelöhr der Zulassung

Der gesetzliche Rahmen für religiöse Vereinigungen ist relativ eindeutig: So wird Aserbaidschan in Artikel 6 der Verfassung als säkularer Staat bezeichnet, was in Artikel 19 mit der Erklärung der Trennung von Religion und Staat und der Gleichheit aller Religionen vor dem Gesetz und dem säkularen Charakter des staatlichen Erziehungswesens bekräftigt wird. In Artikel 37 wird Religionsfreiheit für Individuen und Gruppen proklamiert. Grundsätzlich müssen aber alle Vereinigungen, religiöse wie nicht-religiöse, vom Staat zugelassen werden, was bis 1997 weitgehend unproblematisch war. Aufgrund der Aktivitäten ausländischer, vor allem (christlich-) evangelikaler aber auch radikalislamischer und anderer Missionare und wegen der starken Dynamik der religiösen Vereinigungen verlangte der Staat im Herbst 1997 eine neuerliche Zulassung, die sich für etliche Gruppen als

¹⁴ Zum Thema Frauen und Islam in Aserbaidschan s. N. Tohidi 1998; N. Tohidi 1997; T. Dragadze 1994.

sehr problematisch erwies.¹⁵ Dieses zunehmend restriktive Vorgehen lehnt sich an das russische und das armenische Religionsgesetz an, nach denen sogenannte «nichthistorische» Religionsgemeinschaften nicht zugelassen werden können. Anscheinend ist für islamische Organisationen oder Einrichtungen nun jeweils auch ein positives Gutachten von Seiten der QMİ notwendig, die sich samt der mit ihnen verbundenen Einrichtungen stark gegen alle als Konkurrenz angesehenen religiösen Gemeinschaften wendet. Solange diese nichtzugelassenen Gruppierungen nicht unangenehm auffallen, zeigt der Staatsapparat allerdings keinerlei Bestrebungen, aktiv gegen sie vorzugehen.¹⁶

Wie in anderen GUS-Republiken versucht die aserbaidshische Staatsführung, Religion zur Stärkung ihrer Legitimation zu benutzen, was sich beispielsweise in einer demonstrativen Pilgerwallfahrt von Präsident Äliyev, Koranrezitationen bei politischen Feierlichkeiten und Rücksichtnahme auf religiöse Feiertage ausdrückt.¹⁷ Ausser den Kommunisten legen aber auch alle anderen politischen Parteien in irgendeiner Form ein Lippenbekenntnis zum Islam ab, da sie ihn als Bestandteil einer neuen aserbaidshischen «Nationalideologie» ansehen. Der Islam erfüllt hier ethnoreligiöse Funktionen und ist auf engste mit dem Nationalbegriff verwoben.

Im Rahmen dieses Beitrags ist es unmöglich, die Vielzahl der existierenden islamischen Insti-

¹⁵ Bis Dezember 1997 waren laut dem Leiter des Komitees für Religion beim Ministerkabinett der Republik Aserbaidschan über 250 religiöse Organisationen registriert. Hikmet Hadjy-zadeh hält Neuregistrierungen derzeit für äusserst schwierig; s. H. Hadjy-zadeh 1998, S. 3.

¹⁶ Neben politischen Gründen können auch finanzielle zu grossen Problemen für verschiedene Glaubensgemeinschaften in Aserbaidschan führen, s. beispielsweise den von Hadjy-zadeh beschriebenen Fall der angeblichen Bestechung von Mitarbeitern des Komitees für Religion durch einen Aktivist der Zeugen Jehovas, um eine offizielle Registrierung zu erhalten, was ihm eine dreijährige Gefängnisstrafe auf Bewährung einbrachte. H. Hadjy-zadeh 1998, S. 3.

¹⁷ Beispielsweise liess er eine Rede anlässlich der Geburt des Propheten in der Tazäpir Moschee in kyrillisch-aserbaidschanischem und in arabischem Alphabet samt russischer und englischer Übersetzung und Photos in einer Broschüre unter dem Titel Allahn Yolunda Hamimüz Bir Oraq (Baku 1993) in einer Auflage von 10 000 Stück drucken. Zum problematischen Verhältnis von Staatsführung und Islam s. Experts Group 1995, S. 1-2.

tutionen, Bewegungen, Gruppen, kulturellen und politischen Vereinigungen einzeln vorzustellen. Die Mehrheit der aserbaidshischen Bevölkerung erlebt die Gegenwart als Zeit einer tiefen Krise, die sich in enormen wirtschaftlichen und sozialen Wandlungsprozessen ausdrückt. In solch einer Krisenzeit könnten ja gerade informelle Netzwerke das Überleben erleichtern und den Wandel nicht nur abfedern, sondern ihm vielleicht gar eine bestimmte für den einzelnen positive Richtung geben, sei es nun auf materieller wie auf spiritueller Ebene. Ich beschränke mich auf ein Fallbeispiel: Scheich Äläskär und seine Gefolgschaft, der in gewisser Weise etliche Spezifika der aktuellen Entwicklung des Islam in Aserbaidschan ausdrückt.

Ein Mathematiklehrer bekehrt sich

Hacı Äläskär Cabiroğlu Musayev ist ein un-gefähr fünfzigjähriger ehemaliger Mathematiklehrer, der aus einer Intellektuellenfamilie stammt.¹⁸ Er lebt und wirkt in Ämircan, einem der traditionalistischen Apscherondörfer um Baku mit ca. 40 000 Einwohnern, das bis in die 30er Jahre mehrheitlich anti-sowjetisch orientiert war und mit der 1901–08 erbauten Mirzä-Murteza-Moschee über eine der grössten und architektonisch schönsten Moscheen Bakus verfügt. Im Ort sind drei Moscheen in Betrieb, wovon eine für Frauen reserviert ist. Die Mirzä-Murteza-Moschee ist schiitisch, mit der QMİ affiliert und verfügt über einen eigenen Prediger. Der erwähnte Scheich Äläskär war bis zu seiner Vertreibung aus dieser Moschee für drei Jahre ihr Leiter. Bereits in spätso-wjetischer Zeit, im Jahre 1987, einer Zeit des beginnenden radikalen Wandels in Staat und Gesellschaft, hatte ihn tiefe Reue über sein bisheriges, sündhaftes Leben erfasst. Er beschloss um-zukehren und lernte im Selbststudium Arabisch.

¹⁸ Der Grossteil der folgenden Informationen stammt aus Interviews des Verfassers, die im September 1997 mit Scheich Äläskär und einem seiner jugendlichen Adepten, der ebenfalls ein «Neumuslim» grossen Glaubenseifers ist und in der Moschee lebt, geführt wurden. Ausserdem wurden noch Gespräche mit Gläubigen in der schiitischen Moschee des Ortes und mit einer ortsansässigen gutinformierten, aber säkular orientierten Familie geführt.

So befolgt er seit damals die religiösen Vorschriften, fastet und betet regelmässig. Seine Legitimation beruht darauf, dass er aufgrund seiner charismatischen Persönlichkeit, seines intellektuellen Formats und des religiösen Hintergrunds seiner Familie bereits eine relativ hervorgehobene Stellung in der Ortschaft besass und seine Behauptung, von Gott zum Säfir (=Botschafter) berufen zu sein, akzeptiert wurde. Er kontrolliert derzeit die Scheich-Nizamäddin-Moschee (ein historisches Bauwerk), die er und seine Anhänger selbst renoviert haben. Obwohl seine Gemeinde die QMİ ablehnt, konnte sie zumindest bis 1997 ihre staatliche Registrierung beibehalten. Die von ihm und seinen Gefolgsleuten geleiteten Koran-kurse werden von ca. 120 Schülern besucht, das Freitagsgebet von ca. 200 Gläubigen; zum normalen Gebet erscheinen 20–50 Leute in der Moschee.

Interessant sind die Glaubensvorstellungen dieses religiösen Autodidakten und seiner Gemeinde, die dazu führten, dass er weit und breit als Wahhabit diffamiert wird. Scheich Äläskär weist diese Zuschreibung weit von sich und bestreitet jede Verbindung zu arabischen, türkischen oder iranischen Organisationen oder Missionaren. Tatsächlich, so räumt er ein, seien solche immer wieder aufgetaucht, hätten aber keinerlei Anhänger gefunden und seien deshalb enttäuscht wieder verschwunden. Abgesehen davon halte er die Araber sowieso für das verstockteste und begriffstutzigste Volk der Erde. Genau darum habe sich Gott mit dem Koran an sie gewandt, denn wenn diese verstockten Heiden den Islam annehmen, dann wird die koranische Botschaft von allen Völkern der Welt als Wahrheit erkannt werden.

Die zentrale Rolle in Äläskärs Glaubensvorstellungen spielt der Koran, der als einzige Referenz dient. Hadithe werden nicht anerkannt. Die Scharia bestehe allein aus dem Koran, nicht aber im schiitischen oder sunnitischen Fiqh. So sei seine Moschee auch keine Mäzhäb Mäscidi, sondern die von Gott allein gewünschte İslam Mäscidi. Derzeit existiere kein einziger wirklich islamischer Staat, wie auch in Aserbaidschan der wahre Islam nirgendwo praktiziert werde. Äläskär an-

erkennt den aserbaidshischen Staat, pocht dabei aber auf die Einhaltung bestimmter moralischer Vorstellungen, wie z.B. das Verbot des Glücksspiels und der Prostitution. Tatsächlich verurteilt er auch Derwischorden und Gräberverehrung. Die Islamische Partei Aserbaidschans lehnt er ab, da sie unter dem Deckmantel der Religion Politik betreibt.

Gemischt – und schwer zu fassen

Was konstituiert nun das Netzwerk um Scheich Äläskär und welche Funktionen erfüllt es? Ausgangsbasis für seine heutige Position ist es seine charismatische Persönlichkeit, die ihn sicher schon zu Sowjetzeiten zu einem angesehenen Gemeindeglied gemacht hatte, dazu kommen ein von ihm überzeugend dargestelltes Sendungsbewusstsein und seine zweifellos vorhandenen organisatorischen Fähigkeiten. Wenn er es auch nicht geschafft hat, die schiitische (Haupt-) Moschee des Ortes dauerhaft zu kontrollieren, so gelang ihm doch die Besetzung eines neuen Gebäudes gegen den erklärten Widerstand des örtlichen schiitischen Ähünd und seiner Gefolgschaft,¹⁹ die staatliche Anerkennung und die Restaurierung dieses Gebäudes zu einer attraktiven Moschee.

Obwohl Äläskär der unbestrittene spirituelle Führer der Gemeinde ist, so wird sie doch von einem 10-köpfigen Gremium geleitet, das auch den Leiter der Moschee wählt. Dieser ist ein 26-jähriger Mann, der über keinerlei formale religiöse Ausbildung verfügt, früher ein «sündiges» Leben geführt habe und arbeitslos war. Immer wieder wird betont, dass die Gemeindeführung eben nicht von Gewinnsucht geleitet sei wie in den anderen Moscheen. So führten sie zwar Trauungszeremonien, aber keine Begräbnisgebete durch, was sie u.a. mit der Ablehnung von Grabstätten begründen; ausserdem wollten die Ähünds der anderen Moscheen damit nur Geld verdienen. Immer wieder wird die grosse Solidarität unter den Ge-

¹⁹ Im Winter 1997/98 kam es von Seiten der schiitischen Gemeinde zu einem gewaltsamen Angriff auf die Scheich-Nizamäddin-Moschee, die letztlich verteidigt werden konnte.

meindemitgliedern betont, deren materielle Basis die gesammelten Zakat-Abgaben der Gläubigen bildet. Hier dürften wir, neben der Suche nach spiritueller Erfüllung des Lebens und Zeitvertreib vor allem bei den Kindern und Jugendlichen, das dritte Motiv zur Bereitschaft der Mitwirkung in einer Gruppe finden, die von der Aussenwelt mit Misstrauen oder gar Ablehnung betrachtet wird. In diesen Zeiten der Krise und des Umbruchs kann die Zugehörigkeit zu einer Solidargemeinschaft existentielle Bedeutung für den einzelnen haben.

Die Anhängerschaft des Scheich rekrutiert sich vor allem aus der sozial durchmischten Nachbarschaft in seiner Wohngemeinde. Nicht klären konnte ich die Frage, aus welchen Bevölkerungs-

gruppen sich seine zweite Gemeinde mit ebenfalls 2-300 Anhängern in Ähämädli, einem Ort in ungefähr 15 km Entfernung, rekrutiert und wie diese strukturiert ist.²⁰ Die Hintergründe der örtlichen Einbettung in soziale und religiöse Netzwerke sind bei derart jungen Bewegungen, die ausserdem noch unter Druck von Seiten der religiösen Orthodoxie stehen und auch staatlicherseits rasch in eine prekäre Situation gedrängt können, nur über intensive Feldforschung zu eruieren. Diese setzt einen wochenlangen Aufenthalt und ein Vertrauensverhältnis zur örtlichen Bevölkerung voraus, sie wird wegen der finanziellen Aspekte religiöser Aktivitäten im heutigen Aserbaidschan aber höchst problematisch bleiben. *

²⁰ Interviews mit Jugendlichen in der dortigen, von einem türkischen Stifter erbauten Moschee, die 1997 ohne einen islamischen Religionsgelehrten war, ergaben, dass die dortige Gemeinde von Scheich Äläskär die Moschee zeitweise kontrollierte, dann aber von örtlichen Gläubigen als «Wahhabiten» vertrieben worden war.

Bibliographie

- Ähädov, Abdulla (1991). *Azərbaycanda Din və Dini Təsisatlar*. Baku.
- Altstadt, Audrey L. (1992). *The Azerbaijani Turks. Power and Identity Under Russian Rule*. Stanford, Ca.
- Bennigsen, Alexandre und S. Enders Wimbush (1986). *Muslims of the Soviet Empire. A Guide*. Bloomington und Indianapolis.
- Dragadze, Tamara (1994). «Islam in Azerbaijan. The Position of Women». *Muslim Women's Choices. Religious Belief and Social Reality*. Hgg. Camillia Fawzi El-Solh und Judy Mabro, Providence und Oxford. S. 152-63.
- Experts Group (1995). «Islam in the Context of Parliamentary Elections». *Analytical Review by Turan*. No. 192 (21.8.1995).
- Gaebel, Michael und Carsten Jürgensen (1996). «Die politischen Parteien in Aserbaidschan». *Lebens- und Konfliktraum Kaukasien. Gemeinsame Lebenswelten und politische Visionen der kaukasischen Völker in Geschichte und Gegenwart*. Hg. Eva-Maria Auch. Grossbarkau. S. 130-50.
- Hadji-zadeh, Hikmet (1998). «Freedom of Belief in Independent Azerbaijan. Problems of the Majority and Problems of the Minorities». Unveröffentl. Vortragsmanuskript für die Tagung «The Protection of Religious Minorities. Religious Freedom and Human Rights in Post-Communist Europe», Krakau 14.-18. März 1998.
- Swietochowski, Tadeusz (1995). *Russia and Azerbaijan. A Borderland in Transition*. New York.
- Tohidi, Nayereh (1997). «The Intersection of Gender, Ethnicity and Islam in Soviet and Post-Soviet Azerbaijan». *Nationalities Papers*. Vol. 25. S. 147-67.
- Tohidi, Nayereh (1998). «Guardians of the Nation': Women, Islam, and the Soviet Legacy of Modernization in Azerbaijan». *Women in Muslim Societies. Diversity Within Unity*. Hgg. Herbert L. Bodman und Nayereh Tohidi. Boulder und London. S. 137-61.
- Välilyev, Ismail und Cavid Hüseyinov (1995). *Azərbaycanın Siyasi Partiyaları və İctimai Təşkilatları*. Baku.

Résumé

En se servant des concepts et méthodes de la recherche sur les réseaux, l'auteur avait entrepris d'explorer les relations des musulmans de l'Azerbaïdjan aux niveaux régional, national et international. A titre d'exemple, deux cas sont décrits en détail: celui de Hacı Äbdül, dirigeant de la Imam Hüseyin Mäs-cidi à Bakou, et celui de Hacı Äläskär Cabiroğlu Musayev, intellectuel et chef de commune à Ämircan. Les relations entretenues par chacun d'eux se sont révélées si multiples, complexes, voire contradictoires, que des résultats solides ne peuvent être attendus de la recherche traditionnelle sur les réseaux.

Les raisons sont multiples: parfois les sources sont difficilement accessibles, parfois les informants ne sont pas fiables ou trop guidés par leurs propres intérêts. De tels problèmes méthodiques sont probablement typiques pour des sociétés non-ouvertes en période de transition comme celle de l'Azerbaïdjan.

Netzwerk

EURAMES gegen Vereinzelung

Wer kennt das Problem nicht? Die Studierenden und Forschenden der auf Westasien und Nordafrika bezogenen Fächer sind traditionell stark zersplittert, vereinzelt und schlecht organisiert. Diesem Missstand wollen mutige Vorreiter zu Leibe rücken. Der Exekutivrat (Council) der European Association für Middle Eastern Studies (EURAMES), des Dachverbandes europäischer Gesellschaften wie der SGMOIK, hat beschlossen, ein Studien-Netzwerk zu schaffen.

Kernstück des Gebildes sind die EURAMES-Homepage (www.eurames.de) sowie der Informationsdienst und die Website der Deutschen Arbeitsgemeinschaft Vorderer Orient (DAVO). Diesen Herbst soll es losgehen: Die über 1000 Mitglieder der europäischen EURAMES-Mitgliedverbände erhalten einmal wöchentlich aktuelle Nachrichten an ihre eigene E-Mail-Adresse. Die Nachrichten umfassen Forschungsprojekte, die Suche nach

Kolleginnen und Kollegen mit ähnlichen Forschungsinteressen, Ausschreibungen für Kongresse und Sammelbände, Aktionen (wie im Sommer die Petition zur Freilassung des ägyptisch-amerikanischen Wissenschaftlers Saadeddin Ibrahim), Hinweise auf Neuerscheinungen und so weiter. Arbeitsgruppen können über das EURAMES-Netzwerk ihre Tätigkeit präsentieren; bereits gibt es die Gruppen «Water Problems in the Middle East» (www.allserv.rug.ac.be/~sdoninc/water/net) und «Cinema and the Middle East» (www.cinema-middle-east.de).

Im ersten Jahr ist der Info-Dienst gratis. Später können ihn nur noch diejenigen nutzen, die Mitglied in einem der nationalen Verbände sind. Ein Grund mehr, der SGMOIK beizutreten die übrigens auch eine Homepage hat: Surfen Sie mal zu www.sagw.unine.ch/members/SGMOIK!

Andreas Tunger-Zanetti

Réseau

EURAMES contre l'isolement

Qui ne connaît pas le problème? Les étudiants et les chercheurs en matière d'Asie occidentale et de l'Afrique du Nord sont traditionnellement trop isolés et mal organisés. Quelques courageux avant-courriers veulent combattre cet inconvénient. Le Conseil Exécutif (Council) de la «European Association for Middle Eastern Studies» (EURAMES), la fédération des associations européennes comme la SSMOCI, a décidé de créer un réseau d'études.

La partie essentielle de cette création est constituée par le site EURAMES (www.eurames.de) ainsi que par le service d'information et la Website de l'association allemande de travail sur le Proche Orient (DAVO). La réalisation est prévue pour cet automne. Les membres (plus de 1000 personnes) des associations qui sont organisées dans EURAMES, recevront une fois par semaine des nouvelles actuelles à leur adresse e-mail. Les informations concernent des projets de recherche, la recherche de collè-

gues avec un intérêt de recherche semblable, la mise au concours pour des congrès et des recueils, des activités (comme cet été la pétition pour libérer le chercheur égypto-américain Saadeddin Ibrahim), des indications de nouvelles parutions etc. Les groupes de travail peuvent y présenter leur activité; il existe déjà les groupes «Water Problems in the Middle East» (www.allserv.rug.ac.be/~sdoninc/water/net) et «Cinema and the Middle East» (www.cinema-middle-east.de).

Le service d'information sera gratuit durant la première année. Ultérieurement il ne pourra être utilisé que par les personnes membres d'une association nationale. Voici une raison de plus d'adhérer à la SSMOCI, qui d'ailleurs a son propre site: www.sagw.unine.ch/members/SGMOIK!

Andreas Tunger-Zanetti
traduit par Saida Keller-Messahli

Sarah Burkhalter:

La question du cimetière musulman en Suisse.

Genève, CERA Editions. 140 pages.

Bien que son titre évoque la mort, cet ouvrage s'intéresse à la vie des musulmans en Suisse. C'est l'une des premières études socio-anthropologiques sur les musulmans vivant sur sol helvétique. Sarah Burkhalter essaie de démontrer que la revendication des musulmans d'être enterrés dans un pays non-musulman, dans le cas échéant la Suisse, «... n'est pas purement religieuse, mais comporte également d'autres aspects, d'ordre culturel et socio-politique notamment».

Le travail sur le terrain et les entrevues avec les représentants de la population musulmane ainsi qu'avec les décideurs suisses sont d'un grand intérêt. Les entretiens avec les musulmans ont permis «d'élargir le débat à une problématique plus large, et qui concerne l'attitude d'une communauté religieuse face à un corpus de croyance et de rites, en situation d'émigration». La jeune chercheuse a su diversifier les questions et brosser un tableau illustrant bien la situation. Nous saluons cette recherche qui a su mettre en exergue tous les aspects du problème de l'enterrement religieux, voire islamique, en Suisse. L'ouvrage met l'accent également sur le «vide politique et juridique en matière d'organisation de la

Buchbesprechungen Comptes rendus

présence de la communauté musulmane sur sol suisse, qui ne fait qu'encourager ces associations (musulmanes) à présenter leurs revendications».

Fawzia Al Ashmawi

Rosine A. Lambin:

Le voile des femmes. Un inventaire historique, social et psychologique.

Peter Lang (Studia Religiosa Helvetica), Berne 1999. 250 pages.

Rosine Lambin entreprend un travail de recherche minutieux qui remonte jusqu'aux sources antiques. Elle analyse surtout la place qui revient au voile dans l'église catholique – costumes monastiques et ecclésiastiques – pour montrer que c'est l'occident chrétien qui a institué religieusement le voile féminin. Le christianisme et par la suite une partie de l'islam – contrairement au judaïsme – ont fait du voile des païennes un voile exigé par leur religion respective. Le voile est donc une invention païenne à la fois occidentale et méditerranéenne.

L'auteur n'hésite pas à prendre position en faveur de l'égalité des chances entre garçons et filles: «le voile est malsain et l'accepter dans des structures d'Etat serait, sur le plan moral et pratique, une faute irréparable». Elle craint que si le voile s'infiltré dans les institutions gérées par les états, mais surtout dans les écoles, ce serait une teinte directe au principe fondamental de la démocratie. Elle propose qu'en tant que livre religieux, le Coran peut être lu autrement et être interprété par l'étude de sa richesse et de sa diversité interne. Il est vrai qu'une parole vivante qui s'adresse à un peuple vivant ne peut que faire partie du mouvement de la vie.

Saïda Keller-Messahli

Sabatino Moscati:

Oriente in nuova luce. Presentazione di Fulvio Tessitore.

Napoli, Guida editori. 145 pagine.

Oriente in nuova luce è una raccolta di saggi, che rappresenta al meglio gli studi e le ricerche sulle civiltà del Vicino Oriente di Sabatino Moscati. Gli argomenti dei testi proposti sono stati oggetto, in lingua ed in forma diverse, di conferenze in Università e Radio o sono apparsi in riviste scientifiche quasi 50 anni fa.

Le indagini archeologiche e storico-artistiche sul Vicino Oriente antico, raccolti in Oriente in nuova luce, consentono di cogliere gli apporti della comune civiltà mediterranea all'umanesimo e al suo progenitore classico, così da ristabilire una parità tra i numerosi studi che si sviluppano attorno all'area greco-romana e gli scarsi approcci e ricerche intrapresi nel Vicino Oriente. Questo antico Oriente viene raffigurato molto bene specialmente nella prima parte del libro. I saggi di questa raccolta proposta solo ora mostrano e sottolineano il contributo alla «ridefinizione del mondo classico», che è all'origine dell'umanesimo occidentale, e alla reimpostazione degli ambiti propri dell'«Orientalista» sia rivolta al Vicino Oriente antico, specie fenicio-punico, sia al periodo arabo-musulmano. Nel quarto e quinto capitolo viene proposto una riflessione sulla civiltà d'Israele nella religione, nazione e soprattutto nelle iscrizioni antiche. «La crisi dell'impero arabo» e «la civiltà islamica in occidente» concludono gli otto saggi presentati. Un indice dei nomi aiuta a trovare le referenze desiderate.

I saggi di Sabatino Moscati anche se proposti 50 anni dopo riescono ancora a mostrare un quadro nuovo del Mediterraneo specialmente della sponda sud, la cui identità è data dagli incontri e dagli scontri di popoli culture i cui percorsi e sviluppi

sono rintracciabili seguendo le rotte che hanno solcato nel tempo questo grande bacino.

Fabrizio Poretti

Bahreïn. La civilisation des deux mers. De Dilmoun à Tylos.

Exposition présentée à l'Institut du monde arabe du 18 mai au 29 août 1999, Verlag Snoeck-Ducaju & Zoon, Gand, 1999, 227 pages.

Bahrain, die Insel im persischen Golf, war seit frühesten Zeiten Drehscheibe und Kontaktzone zwischen den Regionen Mesopotamien, der Arabischen Halbinsel und dem Iran. Die 1999 vom Institut du monde arabe in einer Ausstellung gezeigten Hinterlassenschaften und archäologischen Aktivitäten in Bahrain zeugen von dieser kulturellen Vielfalt.

Dazu erschien ein reich bebildeter und schön gestalteter Katalog, der über die Ausstellung hinaus einen informativen Überblick über die Archäologie und frühe Geschichte des Inselstaates gewährt. Abgedeckt wird der Zeitraum vom 3. Jahrtausend v. Chr. bis zum 6. Jahrhundert n. Chr. die Zeit, in der sich Bahrain vom Dilmun der mesopotamischen zum Tylos der griechischen Texte wandelte.

Mehrere Autoren beschreiben in ca. 30 Aufsätzen einzel-

ne wichtige Grabungs- und Fundorte der Insel (z.B. Qal'at al-Bahrain, Saar), behandeln Architektur oder Materialgruppen wie Stempelsiegel der Dilmun-Phase, Glas, Keramik oder Schmuck aus hellenistisch-parthischer Zeit, oder nähern sich Themen wie der Mystifizierung Dilmuns in den sumerischen literarischen Texten, wo die Insel im Meer südöstlich der mesopotamischen Kulturen um ihren Wohlstand benieden und mit paradiesischen Zügen beschrieben wird. Betrachtet man dazu die im Katalog abgebildeten Objekte aus Gräberfeldern oder Siedlungen, so lässt sich leicht verstehen, wie bereits im 3./2. Jahrtausend v. Chr. über der Insel Bahrain das Flair von Internationalität und Luxus zu schweben schien.

Oskar Kaelin

Hassouna Mosbahi:

Rückkehr nach Tarschisch.

Roman. München, A1 Verlag. 170 Seiten.

Dieses Buch hätte nicht geschrieben werden dürfen. Zumindest nicht, wenn es nach der tunesischen Polizei ginge. Der Erzähler wurde nur unter der Bedingung aus dem Gefängnis frei gelassen, dass er keine weiteren Texte publiziert. Selten wurden die Willkür und

die Friedhofsruhe des tunesischen Polizeistaats so schonungslos dargestellt wie in diesem Roman.

Die heimliche Rückkehr des in Europa lebenden Verbannten führt ihn zur traumatischen Erfahrung einer in Angst und Lähmung lebenden Gesellschaft, eingekeilt zwischen Geheimdiensten und islamischen Fundamentalisten. In halluzinatorischen Bildern und durch die Form des Märchens fängt er die sehr bedrohlichen Stimmungen, die Folterszenen und Qualen ein. Im Kontrast dazu stehen berührende Erinnerungen an die Kindheit und deren Träume. Dieses wichtige Buch ist all jenen *nicht* zu empfehlen, die sich unbeschwert an tunesischen Stränden räkel wollen.

Saïda Keller-Messahli

Sami Sattar Al-Sheikly:

Das ägyptische Dorf Karnak im Werk von Yahyā at-Tāhir 'Abdallāh (1938-1981).

Bern u.a., Peter Lang, 210 Seiten.

Monografien in deutscher Sprache über einzelne Autoren oder gar einzelne Werke der zeitgenössischen arabischen Literatur sind noch immer höchst rar, wenngleich eine zunehmende Zahl jüngerer Arabisten sich für diesen Bereich der so genannten Islam-

wissenschaft interessiert. Schon aus diesem Grunde ist jede weitere diesbezügliche Studie willkommen. Die vorliegende noch besonders, weil sie sich mit einer der bizarrsten literarischen Gestalten im Ägypten der 60er und 70er Jahre befasst, Y. T. 'Abdallāh, jenem halboralen Schriftsteller aus der tiefsten oberägyptischen Provinz. Er hat auf sich aufmerksam gemacht, indem er in einem sehr gedrängten, knappen, eben «halboralen» Stil Elemente altägyptischer Geschichte und Religion, noch immer präsender Volkstradition und moderner Lebensvisionen verbindet.

Die Studie von S.S. Al-Sheikly tut zwei wichtige Dinge: Sie stellt erstens eine grosse Menge bibliografischen Materials zusammen, Rezensionen und andere Arbeiten über 'Abdallāhs Werk; und sie erläutert und analysiert zweitens eine gewisse Anzahl von Erzählungen detailliert. Dass diese Analysen mehr diejenigen des Sozialwissenschaftlers als eines Literaturwissenschaftlers sind, verzeiht man dem Autor angesichts der bereitgestellten Materialfülle gern.

Hartmut Fähndrich

Palestine-Israel. Journal of Politics, Economics and Culture.

Vol. VI, No. 4, 1999/2000. 128 Seiten.

The New Generation», die palästinensische und die israelische Jugend ist das Schwerpunktthema des vorliegenden Heftes der Zeitschrift «Palestine-Israel». Das Thema wird in acht Beiträgen ausgeleuchtet, zum Beispiel unter der Fragestellung, was aus der Intifada-Generation von 1987 geworden ist, welche Werte jungen Israelis heute wichtig sind oder wie sich die palästinensische Studentenbewegung seit den Oslo-Verträgen verändert hat.

Unter den Meinungsbeiträgen befassen sich zwei mit den Vor- und Nachteilen einer israelisch-palästinensisch-jordanischen Konföderation, eine Idee, die sowohl von Arieh Hess (Israel, Arbeitspartei) als auch von William M. Evan (Pennsylvania, USA) – mit Verweis auf die Schweiz – befürwortet wird.

Ein öffentlicher Dialog über Friedensfragen, geführt am 30. November 1999 zwischen Shimon Peres und Ziad Abu-Zayyad, fehlt ebensowenig wie eine Studie zur (von Israel noch nicht erlaubten) eigenständigen palästinensischen Währung. Eine Kurzgeschichte von Liana Badr, ein Gedicht von Aviva Cantor sowie die Chronologie der Ereignisse vom 1. Juli bis zum 1. Oktober 1999 runden den reichhaltigen Band ab. Alle Beiträge sind englisch.

Andreas Tunger-Zanetti

Agenda

ab 25. Oktober:

«Die Schweiz in 30 Tagen». Fotoausstellung von Kimia Rahgozar, Iran. Luzern, Foyer des Luzerner Theaters.

26. Oktober:

«West-östliche Lieder: Goethe und Hafis. Lieder einer Wahlverwandtschaft». Kommentierter Liederabend mit Werken von Schubert, Brahms, Schoeck. Mit J.C. Bürgel, N. Kayali und Mitgliedern des Luzerner Ensembles. Zürich, Helferei Grossmünster, Kapelle, 20 Uhr.

jusqu'au 27 octobre:

Exposition de Laila Daher, Sharjah. Lausanne, centre Sanabel.

27. Oktober:

«West-östliche Lieder: Goethe und Hafis. Lieder einer Wahlverwandtschaft I». Kommentierter Liederabend mit Werken von Schubert, Brahms, Schoeck. Mit J.C. Bürgel, N. Kayali und Mitgliedern des Luzerner Ensembles. Luzern, Foyer des Luzerner Theaters, 19.30 Uhr.

27./28. Oktober:

5. Internationales Kolloquium der SGMOIK: «Travelling texts. Exchanges between literatures in West Asia, Northern Africa and Europe», Zürich, Semper-Sternwarte (detailliertes Programm anfordern bei Orientalisches Seminar, Wiesenstr. 9, 8008 Zürich, Tel. 01 / 634 07 39 oder 361 46 65, Fax 01 / 634 36 92, E-Mail: travelling-texts@gmx.ch, www.sagw.unine.ch/members/SGMOIK).

28. Oktober:

«West-östliche Lieder: Das Wort fliesst wie Wasser im Flussbett. Die schönsten Geschichten Persiens», Lesung klassischer persischer Texte auf Deutsch, Luzern, Foyer des Luzerner Theaters, 22.30 Uhr.

29. Oktober:

«West-östliche Lieder: Goethe und Hafis. Lieder einer Wahlverwand-

schaft II». Kommentierte Liedermatinee mit Werken von Wolf, Schumann, von Einem. Mit N. Kayali und Mitgliedern des Luzerner Ensembles. Luzern, Foyer des Luzerner Theaters, 11 Uhr.

29. Oktober:

«Probleme des Zusammenlebens von Muslimen und Christen in Indonesien», Vortrag von Prof. Dr. Olaf Schumann, Hamburg, 15 Uhr, St. Gallen Sammlung für Völkerkunde.

1. November:

Konzert des Alim Qasimov Ensemble aus Aserbeidschan, 20 Uhr, Lörrach, Burghof.

4./5. November:

«Cinéma orientals». Interaktives Filmfestival mit Filmen aus Iran, der Türkei und arabischen Ländern. Zürich, Paulus-Akademie (Informationen: Paulus-Akademie, Carl-Spitteler-Str. 38, 8053 Zürich-Wiedikon, Tel. 01 / 381 37 00, Fax 01 / 381 95 01, E-Mail paz.veranstaltungen@bluewin.ch, www.wsg.ch/festival).

10. November:

Mahnwache für gerechten Frieden in Israel/Palästina, 12.30 bis 13 Uhr, Bern, vor der Heiliggeistkirche.

bis 12. November:

«Gestickte Gebete aus dem Hazarajat» und «Exotische Währungen», Völkerkundemuseum Zürich.

16. November:

«Die Welt als Buch. Buchkunst in der islamischen Kultur». Vortrag von Annemarie Schimmel. Volkshochschule Basel, Kollegengebäude der Universität, 20.15 Uhr.

17. November:

«Die Feder ist der Welten Herrscher». Vortrag von Annemarie Schimmel zur Vernissage der Ausstellung in der Universitätsbibliothek Basel (siehe 18. November).

18. November 2000 bis 20. Januar 2001:

«Schriftkunst – Kunstschrift: Islamische Kalligrafien». Ausstellung in der Universitätsbibliothek Basel. Werke von Ümran Schelling-Tezcan, Zürich; Hedi Heckendorn, Basel und aus den Beständen der Universitätsbibliothek.

22. November:

«Die Geschichte meiner Kalligraphien», Vortrag von Ümran Schelling-Tezcan, 20 Uhr, St. Gallen, Sammlung für Völkerkunde.

6. Dezember:

«Opfer des Friedensprozesses: Die menschenrechte in Israel und Palästina», mit Eitan Felner, Direktor der israelischen Menschenrechtsorganisation B'Tselem, 20 Uhr, Bern, Kornhaus.

8. Dezember:

Mahnwache für gerechten Frieden in Israel/Palästina, 12.30 bis 13 Uhr, Bern, vor der Heiliggeistkirche.

bis 7. Januar 2001:

«Spuren der Seele. Islamische Schriftkunst im Abendland» (Werke der türkischen Kalligraphin Ümran Schelling-Tezcan), St. Gallen, Sammlung für Völkerkunde, Museumstr. 50 (Führungen: 5.11. und 10.12., je 10.15 Uhr).

10 février 2001 / 10. Februar 2001:

Assemblée générale de la SSMOCI à Lausanne / Jahresversammlung der SGMOIK in Lausanne.

bis 25. Februar 2001:

«Zur Freude der Götter und Menschen. Textilien aus der Inselwelt Indonesiens» (Vermächtnis Franz Lakner), St. Gallen, Sammlung für Völkerkunde, Museumstr. 50.

21. Mai 2001:

Konzert des Ghazal-Ensemble «The Silk Road Tour», 20 Uhr, Lörrach, Burghof.